

Archiprêtre Léonide Grilikhès, *La Maison de Jésus*. Traduit du russe par Françoise Lhoest, Siain-Léger Editions, S.l., 2023, 184 p.

Voici un livre à mettre dans *toutes* les mains ! Présenté sous forme d'interview, il répond, en langage clair, simple et net à tout ce qu'il faut savoir d'essentiel à propos du Maître juif que fut le Christ, du milieu dans lequel il a vécu et d'où sont sortis les textes évangéliques, décryptant ce qu'ils disent et veulent dire, situant leur sens et leur portée dans leur contexte initial et selon la longue transmission, notamment critique, dont ils ont fait l'objet. Cet excellent livre entend, en effet, nous faire entrer dans la *bayt* de Jésus (*bayt*, en hébreu : peuple, *gens*, clan, famille, église), en l'occurrence dans l'**école** dont il fut le Maître, école qu'ont fréquentée, — et que fréquentent encore —, ses disciples. Et de nous la situer : « Qu'est-ce ce que l'école ? Quel est le caractère de son enseignement ? Sur quoi se base-t-il ? Qu'est-ce qui différencie une école de l'autre ? Peut-on parler de caractéristiques communes ? D'interactions entre les écoles ? Qui sont les enseignants ? Qui sont les "disciples" ? Quelles sont les relations dans la "classe" et avec le maître ? Les manuels ? Le Règlement ? Les critères d'appréciations. Etc., etc. » (pp. 7-8)

Et les réponses de l'A. sont celles d'un savant professeur, qui a blanchi sous le harnais de l'érudition, mais qui, en dépit et en défiance des arguties de spécialiste, exprime simplement ce qui, sûr et certain, est de nature à donner à ses lecteurs des vérités confirmées.

Loin des déconstructions exégétiques et des dérives herméneutiques, dont il est revenu, l'A., en humble savant, en est resté finalement à la textualité et à son histoire, faisant droit, avec mesure, à toutes les couches qui, depuis les

ipsissima verba du Christ, jusqu'à l'achèvement apostolique du texte et à son canon final, constitue le donné évangélique tel que l'affirme l'évidence, aussi critique que spirituelle : *ab initio, quod ubique, semper et ab omnibus*.

Ainsi, au fur et à mesure des interrogations qui sont posées, le lecteur entre vraiment dans le milieu et l'époque du Christ. L'A. lui parle abondamment, pour situer Jésus dans la société juive de son temps du « "monde juif" au I^{er} siècle » (pp. 22 et sv.), de la vie en Israël, de la puissante diaspora, de la démographie des Juifs, de Jérusalem qui, au moment des pèlerinages, devenait, de ville moyenne, la plus peuplée de l'Empire romain. Le lecteur est également instruit de la séduction de la religion des Juifs auprès des païens, de certaines analogies spirituelles traditionnellement juives et nouvellement chrétiennes, de la nécessité pour les paraboles du Christ, d'attirer l'attention et, pour être entendues dans le brouhaha de la ville surpeuplée de pèlerins, de « susciter la stupéfaction ou l'extrême enthousiasme [...] de frapper l'imagination de l'auditeur » (p. 42) confronté à de nombreuses prédications concurrentes (pharisiens, sadducéens, esséniens) dans la ville la plus cultivée de son temps. Car, à l'époque de Jésus, l'instruction religieuse se fait intense, familiale dès l'enfance, scolaire ensuite, où la manducation de la Torah constitue la base de la prière et l'aliment permanent de la vie spirituelle. A ce propos, l'A. évoque abondamment la discipline d'imprégnation spirituelle du judaïsme de haute spiritualité. Il parle aussi de la situation linguistique dans le monde où a vécu Jésus, qui, sachant l'araméen, savait aussi l'hébreu pour discuter avec les scribes. Mais on voit bien vite que le Christ vient mettre les évidences capitales et les connivences juives en question : ce n'est pas la

Torah, le texte de la Loi, qui est le Royaume, mais Lui, le Verbe, le Dieu vivant venu dans le monde. Et ce n'est pas l'appartenance au « peuple élu » qui fait le peuple saint.

Tout cela, sources à l'appui, est très historiquement et spirituellement documenté, mais abordé dans l'alacrité d'un dialogue familial. On y apprendra mille choses encore, notamment sur les qualités proprement religieuses initiales des disciples, sur la manière dont le Christ les fera mûrir et les enverra en mission de prédication. On comprendra que leur témoignage évangélique, oral d'abord, et largement diffusé, sera, finalement, enrichi d'expressions, d'images et de sentences d'école, et finalement écrit pour constituer les évangiles, formalisant les paroles du Christ, en charriant, aussi, tout ce que les disciples en avaient appris et illustré. L'**école** du Maître, en s'étendant, en s'agrandissant, devient l'*Église* et, se faisant, suscite les écrits évangéliques.

L'A., au-delà et en dépit des considérations savantes tirées des logiques de la transmission écrite comme de la critique historique et exégétique, méthodes qui transforment le souffle de vie du vouloir dire en dits formulaires à autopsier, nous donne à percevoir la logique organique selon laquelle, dans l'**école** devenue *Église*, le dépôt néotestamentaire a pris corps.

Un des apports majeurs de ce livre, c'est de nous faire voir comment le Christ, Maître spirituel faisant irruption au milieu du foisonnement de la vie religieuse juive de son temps, se distingue, reprend et dépasse tout ce que la tradition juive a mené jusqu'à ce moment où Lui, en Maître absolu, vient accomplir en perfection l'universalité de la promesse que la singularité juive recélait et masquait tout à la fois.

Ce livre, admirablement, concentre, et *fait vivre chaudement*, dans la dynamique spontanée d'un dialogue, tout ce que de lourds et savants traités ont refroidi, en en mettant la substance et le sens à la portée de tous.

Autre aspect, de haute pertinence et de grande profondeur de ce livre, ce sont les digressions qui interrompent le flux de son discours. La première, « Par quoi commence la science biblique ? Qu'est-ce qui importe le plus pour un bibliste ? » (pp.61-63), se pose la question, capitale pour qui assiste à l'éruption de la parole, de l'*intonation* qui marque et indique l'origine, l'allure et la visée du dire. La deuxième digression, « L'invention de l'écriture » (pp. 82-84), est une méditation sur ce qui fut inventé, sur ce Sumérien qui inventa le passage du son à l'inscription, de l'oreille à l'œil, que réalise l'écriture, matérialisation, aux infinies potentialités rétrospectives, de la mémoire et de l'invention du sens, et qui permet la constante révélation des choses retenues et le progrès partagé du savoir. La troisième digression « Sur le bibliste » (pp. 128-131) pose la question de l'origine, de la pertinence et de la finalité d'une recherche fondée sur la Parole de Dieu, où l'*écoute* demeure au bout de toutes les interrogations et de toutes les recherches. La dernière digression « En guise de conclusion » (pp. 174-176), en soulignant le caractère rétro-prospectif de tout écrit, atteste tout à la fois le rôle de point de repère, mais aussi la précarité et la transitivité des livres d'un écrivain.

Jean-Claude Polet